

RESISTANCE

la révolte d'Eysses accuse le gaullisme

par Jean COIN

LE 19 février 1944, 1.200 patriotes emprisonnés à Eysses se révoltaient. La révolte écrasée grâce au soutien de l'artillerie allemande, douze d'entre eux étaient fusillés. A l'occasion de ce 16^e anniversaire, Jean Coin montre comment la révolte d'Eysses accuse le gaullisme.



L'HISTOIRE que je vais dire est celle de la plus grande mutinerie de la Résistance française.

En cette lugubre époque de l'occupation où Vichy prêchait la résignation, la lâcheté physique et la démission de l'esprit, où la collaboration travaillait à la décomposition de l'âme nationale, où De Gaulle enseignait l'attentisme, la prison d'Eysses se révolta. Elle opposa à tout cela son héroïsme tranquille, son enthousiasme, son esprit volontaire et solidaire. Par son combat mené dans l'ombre des cachots, elle contribua à rendre plus vive la lumière de la patrie.

Ce que je vais dire est donc un drame lié à la tragédie de la France d'aujourd'hui. Ce qui fut alors tracé en lettres de sang sous les bouches à feu fit la terre d'Eysses plus rouge et notre ciel moins bleu. Qu'un autre en parle avec indifférence !...

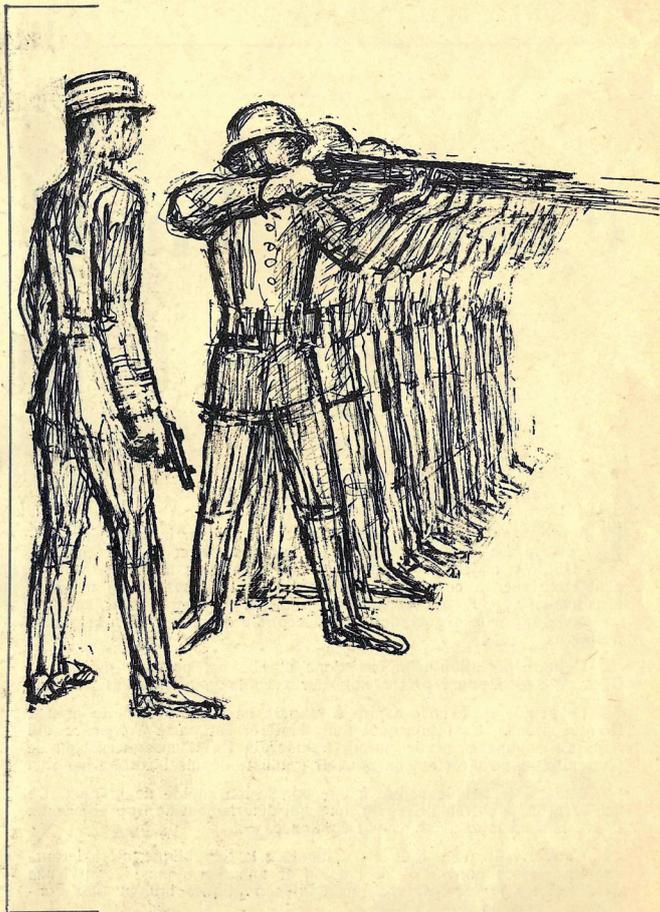
C'ÉTAIT le 19 février 1944, à 16 heures. Le milicien Schivo, directeur de la prison, l'inspecteur général des prisons de Vichy, entourés de quelques gardiens, pénétrèrent dans

le préau I au milieu des détenus. De la main de l'un des nôtres un mouchoir tombe. C'est le signal ! En un tournemain, les visiteurs sont ligotés et bâillonnés. Pas un cri n'a été poussé. La révolte d'Eysses vient de commencer !...

Ce qui vient dans l'heure qui suit a été longuement mûri et se déroule avec une précision chronométrique : les quatre quartiers de la prison sont reliés ; seize mitraillettes Sten, entrées en pièces détachées dans des caisses de légumes et cachées sous une dalle, sont distribuées ; du double fond de mon chalit est retiré le lit de grenades qui me donnait la nuit des rêves explosifs ! La chapelle de la prison est transformée en souricière : appelés par un gardien complice « pour aller voir le directeur », les surveillants y sont maîtrisés. Immédiatement déshabillés, des détenus désignés revêtent leurs uniformes. Par ce moyen, le poste de garde est occupé. Une centaine de fusils et de baïonnettes sont récupérés.

Il reste maintenant à passer la porte blindée qui ferme le couloir d'accès à la cour d'honneur, à prendre ensuite le central téléphonique. Quelques mètres encore et c'est la liberté...

Le silence a jusqu'ici joué pour nous. Mais maintenant les choses changent : une corvée de droit commun portant des paillasses se présentent à la chapelle. Certains sont immédiatement bâillonnés mais les autres crient. Le guichetier de la porte blindée a entendu la brève lutte et averti le capitaine des G.M.R. qui bondit avec un garde et un pistolet-mitrailleur. Pour comble de malheur, la mitraillette d'un mutiné, notre Jean Chauvet s'enraye. L'alerte est donnée. Deux mitrailleuses du groupe mobile balayent le couloir central. La parole est aux armes...



ELLE le restera jusqu'à 4 heures du matin, sous la lueur des fusées, dans le fracas des explosions de grenades qui brisent nos assauts aux miradors de la porte Est où, sous la protection rudimentaire de paillasses, nous menons, à défaut de plastic, un combat héroïque certes mais médiéval.

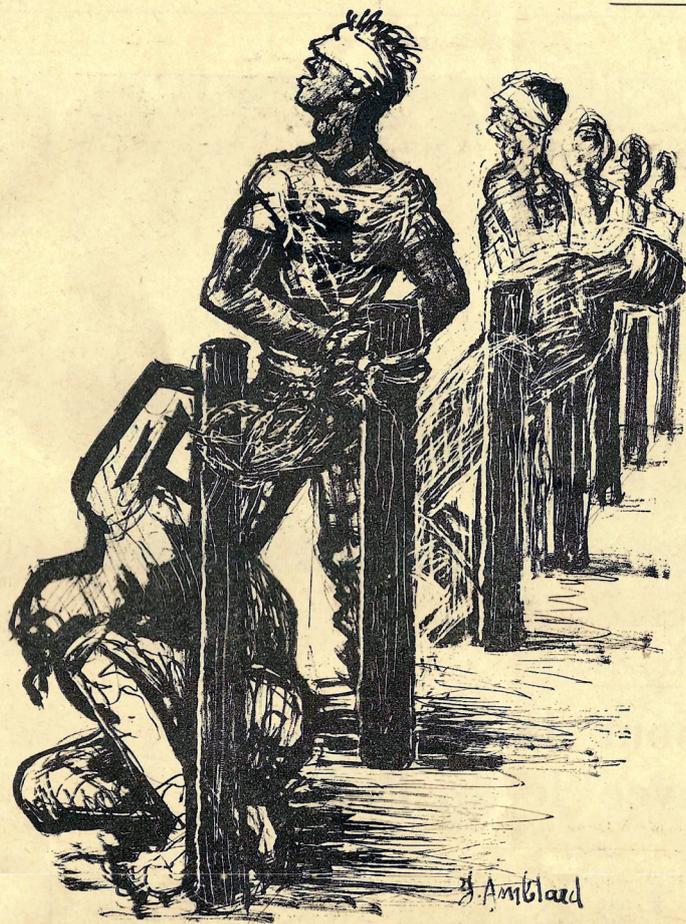
Les dernières balles viennent d'être tirées. Louis Aulagne, secrétaire du Syndicat des Industries Chimiques de Lyon, meurt le ventre déchiqueté. Les forces de répression ont, elles aussi, un mort et, comme nous-mêmes, sept blessés. Mais, depuis dix-huit heures, elles ont massé trois mille hommes autour de la Centrale. Toute la nuit nous avons tenu ces assaillants en respect. Une batterie allemande de mortier et de 77 a pris elle-même position. Il est 3 h. 45 du matin. Passent maintenant les 15 minutes qui nous séparent de la fin de l'ultimatum : « reddition immédiate ou la batterie allemande vous écrasera à coups de canon ». 4 heures sonnent au clocher de Villeneuve. La décision prise, l'un de nous décroche le téléphone pour donner une réponse positive, non sans que Schivo, les yeux bandés, ait pris, au nom des forces de police, l'engagement qu'il n'y aurait pas de représailles. Mais que vaut la parole d'un colonel milicien ?... Dans l'après-midi du même jour, Joseph Darnan, chef national de la milice, arrivait à Eysses...

tenu qui lui faisait peur. Douze cents bagnards méditaient leur défaite. L'un d'eux, Henri Auzias, jeune encore, sans illusion sur son lendemain, regardait la photo sur laquelle deux enfants jouaient, aux jours calmes et heureux. Je vis ses mâchoires d'acier se serrer durement. Il remit la photo dans une poche intérieure, tout près du cœur. Il se tourna vers nous, ses vieux compagnons, une majorité de communistes, quelques militants socialistes, des catholiques, et nous dit sur le ton d'un homme qui parle à ses amis, non pour l'histoire : « Dans la vie comme devant la mort, il faut savoir prendre ses responsabilités... » Il nous embrassa, serra les mains des camarades socialistes. Il reste toujours en moi, brûlant mon cœur, le souvenir de ces mains tendues, de cet instant...

Ils sont venus pour le prendre, lui et d'autres, avec leurs mitraillettes et leurs yeux vides. Il est parti sans ses affaires car il savait où il allait pour ce départ sans bagages vers un lieu où l'on n'a plus besoin de rien et d'où on ne revient jamais.

Le milicien, affolé encore par la nuit passée, continuait à tirer sur notre fenêtre où se découpaient maintenant un ciel de sang que le crépuscule brunissait...

LE reste a été écrit à la mère d'un de ces héros par un témoin du crime, le pasteur de Castelmonron : « ...le temps s'écoule ; voici enfin dix heures et demie. On vient nous chercher. Les condamnés par la cour martiale défilent avec douze gardiens qui les retiennent par des chaînes. Soldats en kaki, mousquetons, groupes de mobiles de réserve en tu-



dans la grande famille d'Eysses. Elle a marqué de son doigt décharné des êtres que nous aimons. Elle a enlevé la moitié de nos bons compagnons. A son macabre appel, un homme sur deux est sorti des rangs...



CES suppliciés accusent le gaullisme. La défaite d'Eysses n'était pas fatale. Eysses aurait pu connaître la victoire.

Plusieurs mois avant la révolte, et en vue de sa préparation, la direction du collectif des patriotes d'Eysses avait décidé de faire évader l'un des nôtres pour renforcer les contacts avec l'extérieur. Nous l'avions fait sortir dans une caisse de sciure et tout s'était très bien passé. Mais à l'extérieur les choses se gâtèrent : les parachutages d'armes étaient, comme on sait, très orientés. Pour assurer à l'extérieur une couverture de feu et nous procurer des armes, notre évadé prit contact avec le chef des groupes francs de Toulouse. Celui-ci, apprenant que la centrale d'Eysses était composée comme toutes les prisons d'une majorité de communistes, refusa ces armes et ce soutien.

La libération dans cette région de douze cents hommes formés, à la conscience patriotique hautement développée, aurait eu des conséquences heureuses pour le développement du combat national.

Mais ces conséquences heureuses étaient jugées malheureuses par le gaullisme qui poursuivait d'autres fins. Eysses fut donc sacrifié par lui comme l'a été le Vercors et pour les mêmes raisons.

La révolte d'Eysses n'est pas seulement un haut fait de résistance. Elle est aussi une dure leçon politique. Il importe de savoir quelles forces sont derrière tel homme afin de connaître sa nature véritable et la réalité de ses objectifs.

Qui dirige ?... Deux mots très simples pour la science la plus compliquée. Mais que ces deux mots comptent dans la formation d'un militant politique !

Eysses disposait d'un collectif et d'une direction solides formés pour la plupart par l'éducation et la morale communistes. Ces hommes avaient été préparés aux dures tâches de ces temps cruels par la politique nationale de leur parti. Le vent d'Arles avait soufflé pour eux...

Il y avait aussi à leurs côtés d'autres patriotes résistants qui se disaient gaullistes avec lesquels se sont liés des liens que l'épreuve a renforcés. « Unis comme à Eysses » n'a jamais été un vain mot. Le tout était animé de l'immense désir de combattre pour la patrie.

Mais il n'en était pas de même à l'extérieur dans certains milieux de Londres dans lesquels il était de bon ton de prêcher l'attentisme et de saboter la résistance.

En fait, pour ce qui nous concernait, leurs préoccupations rejoignaient celles de Darnan : il fallait qu'Eysses garde ses prisonniers ! Il fallait que le gaullisme entrave la résistance populaire. Car si la résistance apparaît à tous comme le fait du peuple, la libération ne peut apparaître alors comme le cadeau du « Sauveur suprême » à un peuple désorienté.

Il faut au gaullisme un peuple docile. Le peuple majeur, voilà son ennemi. Il importe de ne pas l'oublier, car il est des illusions qui tuent comme des balles. A Eysses, trente Justes ont été suppliciés et des centai-

rique noire. Le directeur dit : « Voici l'aumônier catholique et le pasteur. » L'aumônier catholique veut exorter, mais les détenus déclarent qu'ils n'ont pas de religion. Ils chantent le « Chant du Départ » : « La République nous appelle, sachons vaincre, sachons mourir... » Ils disent qu'ils

« Le fait est que tous ces jeunes gens (presque tous des moins de 30 ans) m'étonnent par leur calme formidable en présence de la mort si proche. Ils causent très naturellement. Pas de gestes de désespérés.

« Et maintenant ce va être la fin. Passage par une porte de la buanderie et encadrés de gardiens et de gardes mobiles, on débouche dans la cour qui fait angle à droite de l'établissement. Une tour sur laquelle un soldat en arme.

« Contre le mur qui touche à l'extérieur, douze panneaux en bois et, devant, douze poteaux auxquels les condamnés vont être liés. Avant ils s'embrassent. Les gardiens les libèrent de la chaîne. Comme on va leur

bander les yeux, ils protestent et déclarent qu'ils veulent mourir en bons Français, la tête haute. On n'en tient pas compte, on les encapuchonne, tandis qu'ils chantent à pleine voix et sans trembler. « La République nous appelle. »

« Soudain, une rafale ; lentement, les douze corps s'affaissent. Quelques-uns cependant restent collés, droits aux poteaux. Quelques secondes, des gardes se détachent, s'approchent des poteaux et, froidement, tirent à chacun un coup de revolver dans la tête. Je n'ai guère vu que les deux premiers gardes mobiles de mon côté, mais quelle horreur ! Ils ont tiré sans émotion apparente, infernaux par le calme de leur visage. Le docteur Guy défile devant chacun des cadavres. Comme deux ou trois semblent remuer, encore un signe, nouveaux coups de revolver... »

Au même moment, dans toute la Centrale, après avoir observé une minute de silence, douze cents patriotes faisaient le serment de venger leurs martyrs. Le Chant de la Patrie

qui venait de perdre treize fils glorieux criait aux bourreaux que la vengeance poursuivrait le crime. Mais ce jour-là, la Marseillaise résonnait aussi en nos cœurs douloureux comme une oppressante berceuse pour apaiser nos fusillés, comme la priante étouffée de treize mères au chevet de leur enfant mort...



TROIS mois après, le 30 mai, Laval et Darnan livraient Eysses à Hitler. Les S.S. de la division « Das Reich », bourreaux de Tulle et d'Oradour, arrachant dans la cour d'honneur les pieux de la clôture pour frapper comme des sourds, présidaient à la déportation.

Cette histoire a maintenant autant de morts que de vivants. La mort nous la connaissons... Elle est venue



La prison centrale d'Eysses.
« Un drame lié à la tragédie de la France d'aujourd'hui ».

nes d'autres sont morts en déportation. Un sang pur a coulé à cause de calculs partisans et des intentions impures.



HIER explique aujourd'hui. Et Eysses est encore l'objet de la même haine.

Héros du 23 février et héros de Dachau ne soyez pas de nouveaux Lazare. Ne ressuscitez pas ! Le gaullisme a trahit vos pensées d'alors qui inspiraient votre poète :

*Lorsque vous reviendrez, car il faut
[revenir,
Il y aura des fleurs comme vous les
[aimez
Il y aura des fleurs couleur de
[l'avenir.
Il y aura des fleurs lorsque vous
[reviendrez*

Il s'agit bien aujourd'hui de fleurs ! Ne revenez pas ! Vous trouveriez peut-être les fils de certains S.S. qui vous frappaient, dans les casernes de Mourmelon !... Les raisons de votre combat demeurent.

Vous trouveriez en tout cas un ministère gaulliste des Anciens Combattants pour vous refuser, comme à nous-mêmes, la carte de combattant, la carte d'interné et de résistant, et dans ces termes :

« La Commission nationale des déportés et internés résistants pense que la révolte qui se produisit fin 1943 et début 1944 dans la prison d'Eysses ne peut être considérée comme un acte qualifié de résistance à l'ennemi entrant dans les prévisions de l'article R.-287. Elle se refuse à admettre qu'un tel acte puisse avoir été accompli à l'intérieur d'un camp d'internement ou d'une prison et souhaite voir reconsidérer cette homologation. »

L'article R.-287 n'ayant pas défini les limites de l'héroïsme, la révolte d'Eysses n'a jamais existé !...

Demeurez donc dans votre tombe, héros qui êtes la mauvaise conscience du gaullisme et que le gaullisme s'efforce d'enterrer une deuxième fois.

Dormez en paix dans le petit cimetière de Villeneuve ou sur la terre allemande, frères auxquels nous avons tenu la main dans les supplices vous qui, en ce février sanglant, vouliez si fort bâtir la vie...

J. C.